

La chute de Londres

Miéville, China

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

**CHINA
MIÉVILLE**

**LA
CHUTE
DE
LONDRES**

Une ville en révolte

122

AGORA

Collection dirigée par François Laurent

CHINA MIÉVILLE

LA CHUTE
DE LONDRES

précédé de
UNE NOUVELLE INTRODUCTION

*Traduit de l'anglais
par François Laurent*

POCKET

Une nouvelle introduction

Aucun moment ne se réduit à la somme de ses éléments. Il y a toujours quelque chose en plus. Chaque instant humain a un noyau constitutif, lequel découle certainement de la nature de ses composants propres, mais qui leur est irréductible. Nous savons tous cela. Nous le reconnaissons chaque fois qu'avec des amis nous tombons d'accord sur le fait que *l'ambiance est spéciale aujourd'hui*, sourions car *tout le monde est de bonne humeur* ou encore nous renfroignons parce que *tout le monde a l'air à cran*.

La Chute de Londres est la photographie instantanée d'un mauvais moment.

Le sentiment sinistre qui s'est emparé des rues de Londres fin 2011 n'avait bien entendu rien d'un mystère. On peut en détailler ses éléments. Sur les décombres encore fumants de la crise économique, il y avait un nouveau gouvernement, une alliance de la rapacité et du déni, surveillant l'accélération de l'iniquité et des inégalités. Comme conséquence des incroyables émeutes fruits de la mort impunie d'un jeune Noir entre les mains de la police, les classes dogmatiques ont ouvert les vannes de la rancœur envers les désespérés, avec des politiques de dénigrement et d'incarcération en tout point aussi honteuses que le *racaille*^{*1} de Sarkozy en 2005. Les Jeux olympiques se rapprochaient et sous les discours triomphants diffusés en boucle névrotiques imposant une célébration préalable, on pouvait entendre les claquements discordants du nettoyage social – de « l'embourgeoisement ».

Néanmoins, au-delà de cette donnée et de nombreux autres points de la liste, existait aussi ce quelque chose en plus, une prémonition.

Bien entendu, après les Jeux, ceux d'entre nous qui avaient manifesté leur scepticisme quand à leur « héritage », pour utiliser un mot dégradant, furent vilipendés pour avoir été des Cassandre, pour avoir eu « tort » – par rapport au fait que les *Jeux avaient été un spectacle populaire*.

Même si cela pouvait être quantitativement et perceptiblement vrai, c'est comme s'il s'agissait de l'aune à laquelle les jugements devaient se mesurer. Notre prédiction, – que sur le long terme les projets glorieux, pour s'exprimer poliment, ne bénéficieraient pas aux communautés démunies de l'est de Londres – reste inchangée. Nos critiques doivent être envisagées non pas sur des mois mais des années, en s'appuyant sur des critères plus consistants que celui du fugace divertissement télévisuel.

Mais, quels que soient les pressions et notre pessimisme, cette quiddité excessive du moment, d'espoir et d'anxiété social, s'écoule suivant des courants complexes, une dynamique des fluides de l'affectif. Les mois ont passé et nonobstant la poursuite des politiques punitives de nos dirigeants, le

sens du combat ressenti au cours de ces courtes et crépusculaires journées de la fin 2011 a quelque peu reflué.

Dans les mois et les années qui ont suivi, seul un fou aurait dit que la vie à Londres était devenu paradisiaque. Il est possible de détailler toutes les façons dont les Londoniens (parmi de nombreux autres) ont été intimidés. Mais – anecdotiquement, par des voies palpables mais imprécises – la brume s'est levée. Les choses ont l'air d'aller mieux.

Il faut le souligner, *La Chute de Londres* ne se posait pas – du moins pour son auteur – comme une chronique dénuée de tout espoir ou de joie. Prudente et limitée, oui – sinistre, non. Elle devait pourtant l'être, et, assez explicitement apocalyptique. Parce que cela paraissait comme ça. Et, ou mais, ou et *et* mais, pour quelques obscures raisons, dans les mois qui suivirent la publication, cet horizon a semblé quelque peu se dégager.

Peu importe. Si le livre a marché, ce serait comme le cliché d'un instant qui s'évanouit maintenant, et peut-être est-ce là que réside sa valeur. De fait, qui ne préférerait que son document soit un moment d'histoire, l'un de ceux que l'on lira dans des temps meilleurs.

Mais ces courants sous-jacents – et ceux en surintensité – tirent toujours. Et leurs directions se modifient. Mais cette fois-ci, les forces derrière un changement plus récent sont inhabituellement visibles.

Nous à Londres subissons maintenant le contrecoup d'une élection générale dont le résultat fut – pour ceux se battant pour un monde meilleur et un air plus respirable – pire que la pire des prévisions de quiconque. La cinquième « austérité » néolibérale reste impopulaire tout en semblant devenir de plus en plus intransigeante. Se déchaînant à la face de la ville à un rythme accéléré s'épanouit ce que l'on pourrait désigner comme la combinaison propriété terrienne - bourgeoisie d'argent, assouvissant une forme particulièrement vulgaire de la dystopie financière sur Londres.

J'ai relu *La Chute de Londres* moins comme un souvenir que comme une redécouverte. Nous traversons un autre mauvais moment.

Lors du récent référendum en Écosse, le nom secret concocté par les opposants à l'indépendance pour leur propre campagne était « projet Peur ». Son objectif était non pas de convaincre les gens de la justesse de leurs positions défendables, mais que leurs adversaires seraient punis de leurs désirs de quelque chose de différent – de meilleur. Le désespoir comme arme de guerre, tordu par la démocratie bureaucratique. Telle est en miniature la méthode néolibérale et son extension nous pend au nez.

La leçon à en tirer n'est pas qu'il n'y a plus de raisons de résister : il existe de nombreuses raisons, et un besoin urgent. Il faut identifier l'échelle de ce à quoi nous devons résister. Le bouleversement de quelque chose pour ce que nous désirons – une vie qui vaut la peine d'être vécu, le Londres que nous méritons – ne relève pas de la prophétie mais de l'action.

La Chute de Londres fut l'enregistrement d'un pressentiment de la ville – dans le sens qu'elle a à la fois *engendré* et *souffert* de l'anxiété de la

catastrophe. Pendant un court instant il a semblé que c'était le pire des souvenirs possibles. Il me semble que le présent est menaçant. J'aurais aimé qu'il n'en soit pas ainsi.

Londres
Juillet 2015

*1. En français dans le texte (*N.d.T.*)

LA CHUTE DE LONDRES

Novembre – décembre 2011



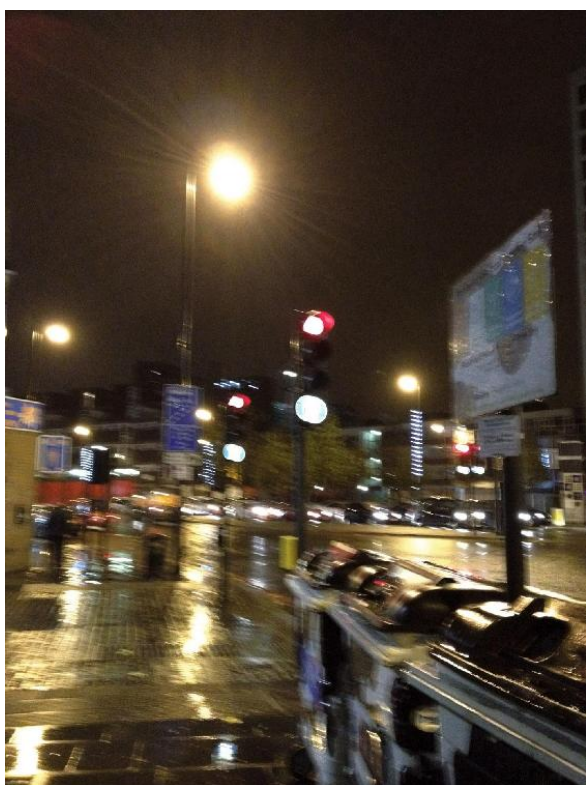
ENFONCE TES MAINS dans tes poches et en route. À Londres, en hiver à quatre heures et demie de l'après-midi il fait presque noir. À six heures, tu es dans la nuit de la ville et dans les quartiers défavorisés tu peux vagabonder seul pendant un bon moment.



Conjonction fortuite de la latitude et du climat : dans cette ville la lumière artificielle sculpte la pénombre comme nulle part ailleurs. Il n'existe pas d'arbres comme ceux illuminés par en haut, à la découpe fractale. Enfant, tu courais bravement parmi eux, et quand tu fonçais sous une bruine si fine qu'on aurait dit de la poussière tournoyant dans tous les sens, pas seulement verticalement, jamais elle ne t'atteignait.



Une révolution s'est produite dans la mémoire des choses. La photographie numérique a démocratisé la photographie de nuit. Tu peux, d'un clic en rentrant à la maison après un coup de fil somnolent, figer le halo des lampadaires, un quartier de lune, des duvets grelottants dans des renforcements en briques, les bus nocturnes, plus loin les boutiques ouvertes toute la nuit. Juste là, dans ta poche, le souvenir lumineux de l'instant.



C'EST UNE ÈRE de pornographie de fin du monde en images

numériques, mais les destructions de Londres, imaginaires ou réelles, ont commencé il y a bien longtemps. Elle a été inondée, détruite par les guerres, reconstruite, incendiée, coupée en deux, remplie de crève-la-faim. Sans cesse pillée.



L'apocalypse version victorienne réside dans le cadre Régence de Pimlico. À l'endroit où s'élevait autrefois une grande prison, la Tate Britain expose d'immenses et impressionnantes œuvres d'un goût douteux, les villes déliquiscentes du visionnaire hybride et fricoteur John Martin^{*1}. Mais cachée au milieu du produit de son génie kitch dix-neuvième, demeurent de plus étranges évocations.



Les visions déviantes de son frère aîné Jonathan qui ne furent distinguées ni lors de la donation de John ni ensuite lors de quelque expertise formelle. En 1829, guidé par la Parole divine qu'il pouvait clairement entendre, Jonathan mit le feu à la cathédrale d'York et la regarda brûler. À Bedlam² – il ne fut pas pendu – il consacra sa vie à dessiner l'une après l'autre d'étonnantes œuvres de prémonition et de désastre. Sa plus grande est ici.

Une autre forme d'instantané du diagnostic.

La Chute de Londres. Décousue, chaotique, maladroite, étourdissante. Un gribouillage à la plume et à l'encre de la ville anéantie sous le feu du ciel, saccagée par des armées, des bandes, étrange vengeance. Apparaissant dans le ciel enflammé, un lion observe. Il est traumatisé et blessé.

*Le lion est aussi un Emblème
montrant que l'Angleterre se tient debout mais sur un seul pied*

Avec la conviction des déments, Martin explique ses propres métaphores.

*et celui-ci a perdu un orteil
par conséquent il ne peut pas tenir longtemps*

Le lion donne l'air d'être sorti de son apocalypse aux pires heures de 2011. Londres, frappée par le désastre économique, largement reconfigurée par le regroupement hétéroclite de l'habituelle clique militarisée, confrontée à l'agitation sociale, est encore chancelante après les émeutes. L'apocalypse est moins un cliché qu'un truisme. Cet endroit préfigure quelque chose.



30 NOVEMBRE. AU-DESSUS du pont invisible de Blackfriars, rouge édifice victorien émergeant de la Tamise, des hélicoptères se balancent comme d'horribles breloques de Noël. Ils observent les rues grouillantes. Aujourd'hui, deux millions de travailleurs du secteur public sont en grève, et des dizaines de milliers d'entre eux et leurs supporters défilent en criant dans le centre de Londres.

Mary Ezekiel, Londonnienne de longue date, d'Highgate en passant par Hackney, infirmière en chef à l'hôpital University College de Londres, détaille les conséquences qu'auront les coupes dans les retraites, le motif de la manifestation. Elle tend son T-shirt rouge. Beaucoup de fripes britanniques arborent l'écœurant slogan de la propagande de la seconde guerre mondiale « Restez calme et continuez ». « Soyez en colère » exhorte à la place le T-shirt d'Ezekiel, « et répliquez ». « Tous les orateurs ont été étonnants », dit-elle. « C'est ce que je trouve positif. J'espère juste que cela atteindra Mr *Cameron* – elle prononce le nom du Premier Ministre avec dédain – dans sa *résidence* ».

Cameron a d'abord dénoncé, puis méprisé la journée d'action. Pour la droite, les grèves sont à la fois démoniaques et pathétiques avec des conséquences à la fois terribles et absolument insignifiantes.

« Les risques de la manif ! » plaisante une jeune femme en dégageant

son visage d'une bannière. « Fouettée par les drapeaux ! » Plus d'un millier de caliquots et de pancartes s'étalent. Le logo de la Société des Radiologues oscille près des affiches du Parti Communiste Ouvrier Iranien. Portant un triangle rose géant, Abbey, un jeune Ougandais, déclare « nous aidons les demandeurs d'asile gays du monde entier, mais surtout ceux d'Ouganda, du Nigéria, du Cameroun et du Sénégal ». Il est là pour soutenir les travailleurs. Tout est lié explique-t-il. Les coupes dans les dépenses sociales, la montée en flèche des frais de scolarité, le bouc-émissairisme.

Un autre animal regarde d'en haut, comme le lion, mais celui-là avec gourmandise. Sabbas agite une étonnante tête de chien en papier mâché. « C'est le chien de la révolte » dit-il. « Ou les chiens de la révolte, parce qu'il y a plus d'un chien de révolte par ici. »

L'hommage de Londres à la révolte animalière grecque. Loukanikos, Kanellos et Louk. Pas du tout perturbés par les gaz lacrymogènes, ces présences canines sont de chaque manifestation contre l'austérité réclamée par ceux qui n'ont pas lieu de s'en soucier. Sobrement, Sabbas traduit le slogan du chien, son injonction aux gouvernants : « Tranchez-vous la gorge. »



PAS DE LA façon dont Jonathan Martin l'avait prédit, mais l'Église et ses prêtres – « Hypocrites aveugles, serpents et vipères »³ – ont été brutalement poussés en avant et placés au centre de la crise.

15 octobre : Occupy LSX, l'un des mouvements ashtag les plus

prolifériques au monde, se dirige vers le district financier qui s'est lui-même baptisé, par une arrogante synecdoque, la Cité de Londres⁴. Ses membres visent Paternoster Square, la Bourse, pour protester contre ceux qui nous ont plongés dans cette tourmente. Pourtant, l'entrée n'est pas un droit : le square, comme les terrains de plus en plus étendus du Londres privé, autrefois public, aujourd'hui ne prétendent plus que l'être, et encore si tu le demandes gentiment. La police bloque l'entrée. Les contestataires s'installent à l'extérieur, aux portes bien opportunes de la cathédrale voisine. Ce sont celles de Saint Paul, le chef-d'œuvre post Grand Incendie de Christopher Wren⁵. Une réponse de la base à un cataclysme à l'ombre splendide d'une autre réponse à un autre cataclysme.

Les autorités chrétiennes hésitent. Dans *La Chute de Londres* elles tendent leur bible tournée du mauvais côté : à Londres en 2011, elles engagent une procédure légale. Deux prêtres démissionnent de la hiérarchie de la Cathédrale. Encore plus d'hésitation ecclésiastique. Prétextant des raisons de sécurité, la Cathédrale ferme. Les contestataires protestent. Hésitation. Saint Paul ouvre à nouveau. L'Archevêque de Canterbury fait montre d'une prudente bienveillance de circonstance envers les motivations des manifestants. Le litige est laissé aux bons soins de la riche et occulte Corporation de la City de Londres, la seule autorité locale.

Ainsi est-ce là que se dressent les locaux de Occupy Everywhere, à Cheapside, lieu de naissance de Milton⁶, aujourd'hui une large et anonyme rue bordée d'immeubles de bureaux, près de Cornhill et de Threadneedle Street, aux carrefours de la finance. Des hommes en costume et des femmes en tailleur passent devant la tente à thé, la tente de l'Université avec son panneau blanc où est affiché le programme des débats et la tente bibliothèque⁷. Quelques-uns s'arrêtent pour lire le patchwork d'indications et de papiers accrochés sur la toile et aux piliers des magasins voisins. La Révolution ne sera pas logotisée. N'attaquez pas l'Iran. Arrêtons de protéger les actionnaires. Laissons les banques faire faillite.



Un homme dans la cinquantaine, richement vêtu, cligne de l'œil et, avec une parfaite et hautaine politesse, refuse de donner son opinion à un microtrottoir à propos de ses nouveaux voisins. Il retourne à sa lecture des murs. La Justice Financière est un commandement de l'évangile.

LES PUBLICITÉS PARVIENNENT à s'enraciner dans des endroits qui n'en sont pas. Elles jaillissent au verso des cartes de transport, sur les distributeurs qui les vendent. Sur les contremarches de chaque escalier du métro, comme ça, en sortant de terre, tu es confronté à des bandeaux affichant un enthousiasme démesuré pour un produit. « Tout autour de moi la mauvaise herbe rouge envahit les ruines⁸. » Le marketing étouffe Londres tout aussi vigoureusement que la flore martienne de fin du monde chez Wells. À l'extérieur de la gare de Waterloo, à un arrêt d'autobus, LoveFilm projette en boucle son sempiternel attrape-nigaud pour un établissement de l'autre côté de la rue de telle manière que ces images se réfractent en une effrayante anamorphose sur les flancs de chaque bus qui passe. Et cette publicité a une bande-son. Maintenant ferme tes yeux, tu ne parviens toujours pas t'en abstraire.



LE COMMANDEMENT DE L'ÉVANGILE est bafoué.

Au Royaume-Uni l'écart entre les plus hautes et les plus faibles rémunérations s'est creusé plus rapidement que dans n'importe quel autre pays développé, avec un pic en 2005. En 2008, le revenu moyen des dix pour cent des plus riches était douze fois celui des plus pauvres. Leur richesse ne cesse d'augmenter. À nous autres, on dit de se serrer la ceinture. Les taux d'imposition des plus riches ont chuté, alors même que le fossé s'est approfondi entre les simplement aisés et les totalement prospères.

L'un des moyens de défense du capitalisme est la scandaleuse lassitude qu'il génère.

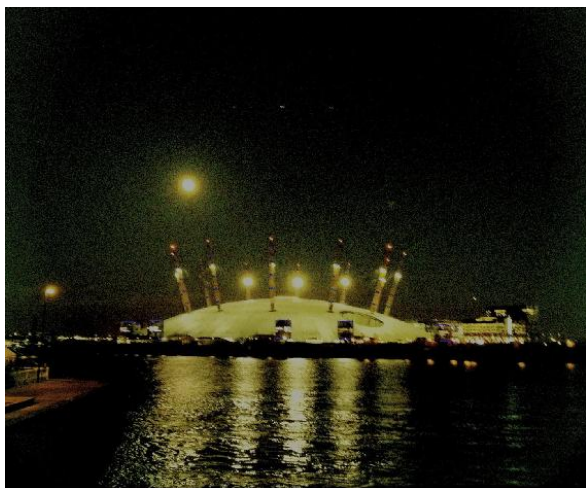
Nous nous approchons des niveaux d'inégalité de l'ère victorienne, et Londres est encore plus inégale que n'importe quelle autre ville du pays. Ici, les dix pour cent les plus riches détiennent les deux tiers de la richesse, *la moitié* des plus pauvres, un vingtième. Un cinquième des résidents actifs des arrondissements londoniens de Brent, Newham, Waltham Forest, Barking et Dagenham⁹ gagnent moins que le minimum vital. La ville compte plus de quatre cent mille chômeurs, et le chiffre ne cesse de croître. Presque un quart des jeunes londoniens est sans emploi. Un insupportable quarante pour cent des enfants vit à Londres en état de pauvreté.

Les chiffres signifient aussi la mort. Emprunte la ligne grise Jubilee. Huit arrêts vers l'Est depuis Westminster jusqu'à Canning Town. À chaque arrêt, l'espérance de vie locale raccourcit d'un an.

De là où tu débouches, tu peux voir le Dôme sur l'autre rive de la

Tamise, l'emballage-souvenir du pathétique millénium de Londres.

2011. Stagnation et cataclysme monétaire. La rémunération des administrateurs augmente de cinquante pour cent. Pourtant, à Londres, à la différence de leurs homologues américains, les privilégiés ne semblent pas disposés à lâcher du lest. Oui, des magazines comme *Hello* et *Heat*, ou des émissions telles que *Made in Chelsea*, valorisent la consommation ostentatoire des célébrités et des happy-fews locaux. Oui, le supplément *Comment le dépenser* du *Financial Time*, un guide chic des produits de luxe, suffit à faire regretter la guillotine à un placide libéral.



Mais la propagande ne l'a jamais complètement emporté. 1998 : Lord Mandelson, grand manitou des néo-travailleurs, déclare que le parti travailliste – traditionnellement celui de la classe ouvrière – « n'a aucun problème avec ceux qui deviennent outrageusement riches ». En attendant, les gens refusent d'oublier que l'outrageuse richesse des ultrariches n'est pas sans relation avec l'outrageuse pauvreté des autres. La déclaration est restée marquée du sceau de l'infamie.

Les débats autour du gonflement des bonus d'un pour cent des Londoniens et de leurs apparatchiks prennent un tour mi-apologétique, mi-maussade : leur nécessité, le marché mondialisé, le qu'il-vous-plaise-ou-non monde réel. Jamais invoqué, comme cela pourrait l'être plus aisément à Wall Street, le droit moral. L'inéluctabilité comme autojustification : leurs défenseurs citent la puissance de la City de Londres, sa prospérité comme raison pour ne pas viser sa prospérité, sa puissance.

Nous sommes victimes de sado-monétarisme. Il existe d'autres moyens. Alan Freeman fut pendant des années économiste auprès de l'administration

du Grand Londres, travaillant pour les deux maires¹⁰. Il se penche en avant dans son fauteuil, en nous expliquant ce qui ne va pas dans l'économie toujours trop rigide de Londres, et comment y remédier. Il détaille point par point. « Construire deux millions de logements... des programmes éducatifs à la place de ceux centrés sur l'emploi... investir dans l'innovation. Quintupler les fonds gouvernementaux pour la Recherche et Développement, étendre la RetD aux arts... retrouver la croissance et (c'est facile à démontrer) les recettes fiscales déborderont. »

Symboles de ce périmètre, des statues de dragon balisent les rues de la City. Ils ont moins l'air de Bêtes de l'Apocalypse que de condescendants dragons bureaucrates, plus grincheux que menaçants. Mais, comme Smaug¹¹, ils veillent sur l'or.



NOËL à Londres, des lumières dans toute la ville. Les célébrités, de petites à moyennes, descendent de leurs affiches pour faire des pantomimes.

Les ultrariches devraient rester plantés à Chelsea et à Belgravia, les aisés quitter North Woolwich, mais à Stoke Newington, à Kensal Rise, riches et pauvres cohabitent. Islington, Londres nord, aujourd'hui un lieu qui se présente comme un résumé de la prospérité la plus béate, est aussi le

cinquième arrondissement le plus déshérité de la capitale, avec le deuxième taux le plus élevé de pauvreté par enfant d'Angleterre et un taux de criminalité deux fois supérieure à la moyenne nationale. C'est ça Londres.



La grande rue a des problèmes avec cette économie. En plus, les Londoniens sont inquiets de perdre leur singularité. Une vague d'entropie commerciale tend à modifier les rues commerçantes en zones piétonnes uniformes et logotisées. La ville résiste quelque peu, particulièrement dans cet espace qui s'étend entre la banlieue et le centre, qui ne mérite pas encore les égards dus aux animaux les plus affamés. Des zones telles que Balham et Brent, aux confins de Londres, sont négligées et irrésistibles. On y trouve encore ces décors caractéristiques propres aux nombreux commerces de proximité. Des magasins tout-à-une-livre, véritables cornes d'abondance bourrées de pièces détachées et d'appareils ménagers, qui exposent à l'extérieur savons en promotion et sacs remplis de vêtements archicolorés, balais et serpillières magiques alignés comme des drapeaux.

Dans ces endroits, les laveries automatiques bon marché pourraient être des portails spatio-temporels. Le secret de la téléportation. Entre par hasard dans l'une d'entre elle avec son enseigne typique du style soixante-dix pour un nettoyage, à Newham à l'est, Haringey au nord ou Lambeth et Lewisham, et par l'odeur des séchoirs à linges, tu pénétreras l'essence commune à toutes les laveries automatiques, et tu pourras ressortir tout aussi bien de n'importe quelle autre laverie, à Waltham Forest, Dagenham ou Kilburn.



Maintenant tu sors sur Kilburn High Road. Ici, à l'image de la rue elle-même, les lumières de Noël sont agréables, colorées et fatiguées. Des étoiles filantes, des petits sapins, des cadeaux de toutes les couleurs. C'est la même chose en haut de la rue à Neasden, ou au sud à Brixton et Stockwell. Les rangées de commerces, interrompues par quelques magasins abandonnés, avec leur robot père Noël, sont pavoisées, incrustées de guirlandes. Bien sûr, là où vivent les pauvres, tu trouveras aussi des magasins suceurs de sang, ceux des prêteurs sur gage, et les « money shop » qui délivrent des prêts à court terme.



Dans les quartiers chics des magasins ferment aussi, mais sur King's Road ou Knightsbridge, les bibelots continuent à partir à des prix ridiculement élevés. Ici, l'austérité est uniquement esthétique. Les animaux de Bond Street sont les coquetiers en argent sur pattes d'oiseau de chez Aspreys, les masques de renard et de cerf que portent des mannequins indifférents aux éclairages sophistiqués et nettement moins colorés que ceux des vitrines de Kilburn.



Tu peux analyser les classes sociales de Londres à partir des éclairages de Noël. Regarde dans l'obscurité de la fin décembre à travers les fenêtres des maisons. Dans les cités et les habitations les plus modestes, l'événement est fêté avec une surcharge de couleurs. Regarde mieux, les habitants de la classe moyenne s'efforcent de se distinguer avec des sapins éclairés en blanc.

Ah, le bon goût, comme l'a peut-être ou peut-être pas dit Picasso, quelle horreur. Cette absurde tentative de dékitchiser Noël est vouée à l'échec. Le plaisir est inhérent à l'excès. Cela dit, les marqueurs de différence sociale ont toujours été très importants dans la culture anglaise.



Maintenant, en décembre, les lumières blanches et les décorations argentées sont de saisonnières roues de paon aux plumes décolorées.

EN 2010, le parti Travailliste perdit les élections, et les Conservateurs s'allièrent aux Démocrates Libéraux pour prendre le pouvoir. L'analogie traditionnelle, quelque peu trompeuse, avec nos voisins d'outre-Atlantique, veut que les travaillistes soient les Démocrates et les Conservateurs les Républicains. Dès lors, quid du parti Démocrate Libéral ?

Une étiquette stupide. Un reliquat de descendants de Whigs¹², de sociaux-démocrates antisindicalistes, de libre-échangistes, aux inspirations trouvées dans des débris d'épaves. Le virage à droite des travaillistes sous Blair a permis aux DèmLib de gagner un certain attrait. Qui s'est terni à grande vitesse lorsqu'ils sont devenus membres du gouvernement ConDem, la parfaite définition du portemanteau, s'engageant et se désengageant d'un ordre du jour thatcherien, privatisant dans les services de santé, coupant dans les bourses d'études destinées aux élèves les plus pauvres, sapant le système d'éducation de l'école publique en privilégiant la sélection, en siphonnant les élèves choisis, créant un jeu à somme nulle au milieu des écoles locales, piétinant toute visée universaliste. Melissa Benn, éducatrice, appelle ce modèle « une centralisation rigide avec privatisation élargie ». Elle bafoue la

promesse de ne pas augmenter les frais d'inscription à l'université. Cette dernière mesure a contribué à radicaliser une génération d'étudiants dont les manifestations de 2010 ont initié une contestation qui, avec des à-coups, se prolonge jusqu'à maintenant.

Aujourd'hui, par défaut, le comportement des politiciens DèmLib relève d'une défense molle, plus ou moins honteuse. Leur aile gauche joue la larmoyance et le malaise, et leurs farouches partisans pro-marché, à l'instar du vice-Premier Ministre et chef de parti Nick Clegg – parlent de choix difficiles. La trahison comme forme de machisme. Un temps une *soi-disant*^{*2} alternative progressiste, ils sont aujourd'hui devenus conservateurisables.



Les toilettes de l'économie. Les prix augmentent pendant l'hécatombe des services publics. Des bibliothèques ferment leurs portes. Les prestations sociales sont réduites. « Que leur reste-t-il à couper ? » s'interroge la première page du *Kilburn Times*¹³.

Il existe des conflits au-delà du secteur public. Plusieurs jours après la grève, les électriciens de la société de BTP Balfour Beatty ont défilé pour protester contre de redoutables nouveaux contrats de travail. Les gens se battent pour se protéger, quel que soit leur secteur d'activité.

« Il y a des clients dont je n'aime pas particulièrement le ton... vraiment autoritaire et arrogant » nous dit Sabina. « Maintenant je serai plus vigilante

avec ce genre de client. » Sabina est travailleuse du sexe dans la capitale depuis vingt ans. « Ce qui s'est passé dans les quatre ou peut-être cinq dernières années c'est que... plus de femmes se prostituent, et aussi que celles qui avaient arrêté recommencent, parce qu'elles ont du mal à joindre les deux bouts... quelles possibilités ont-elles ? Comment sommes-nous supposés survivre ? »

Les filles du secteur rencontrent des problèmes exceptionnels, bien sûr, et parfois très graves. « J'en connais deux qui ont été agressées, qui ont perdu leur place et travaillent maintenant sur le trottoir... c'est bien plus dangereux... c'est vraiment la dernière extrémité. Mais les descentes de police et tous les modes de répression de la prostitution poussent les femmes à travailler à leur compte. »

Dans ces périodes de précarité apparaissent d'autres difficultés, plus familières. « Le prix de l'essence s'est envolé. Se garer dans Londres est un cauchemar. » Un reproche universel. « Nous, les travailleuses du sexe, on est comme tout le monde. » Sabina parle avec la patience de celle qui a déjà tout expliqué maintes fois. « Vous savez, on essaie juste de se préserver et de garder nos familles. »

29 NOVEMBRE. STRATFORD, Londres Est, est réconfiguré à l'échelle des premiers jours de la création, comme des ruines de Martin. Au milieu des hectares de boue et de l'enveloppe bleue du parc olympique surgit le nouveau monument de la ville, la tour Arcelor-Mittal Orbit, conçue par les artistes Anish Kapoor et Cecil Balmond ; une immense sculpture de poutrelles enchevêtrées comme une hernie saucissonnée sortie de terre. Son nom marque la grandiosité de l'entreprise de son donateur, l'homme le plus riche de Grande-Bretagne. Près d'elle s'élève le stade, son avenir post-olympique, pris entre chamailleries et chicaneries juridiques, reste un point d'interrogation. Et puis il y a le centre aquatique de Zaha Hadid, ses célèbres activités ruinées par un problème d'accès provisoire.



À l'extrémité sud de la zone de développement, le trottoir suit le tracé d'un vieil égout. Oh Londres, Reine du drame. Tu n'avais pas besoin de ça. Nous te regardons depuis le trajet suivi par les déchets.

L'écrivain Ian Sinclair a déjà écrit sur cette promenade. Il n'en est pas à sa première visite érudite et sceptique. Sous une improbable casquette de baseball, il regarde la ville changer de forme avec une aversion polie.

Pour les contribuables, l'ardoise des Jeux olympiques s'élève à 9,3 milliards de Livres. En ces temps « d'austérité », les foyers de jeunes et les bibliothèques sont des brouilles dont on peut bien se passer ; des dépenses pourtant non négociables. La jeunesse de Londres, celle participant aux phénoménales manifestations qui ont secoué le pays l'été dernier, a fait le calcul. « Parce que vous voulez accueillir les Jeux olympiques, ouais » déclare l'un des participants à un chercheur « pour que votre pays ait meilleure allure, nous autres ici faudrait qu'on en fasse les frais ».

C'est une ville où un public surchauffé peut hurler des conseils aux jeunes boxeurs de Bethnal Green¹⁴, où des marées humaines de fans de football communient dans des chants scabreux, dans laquelle les supporters adoptent leurs héros locaux pour les acclamer comme aux olympiades. Ce n'est pas le sport qui pose un problème à ceux que perturbent les priorités de la ville.

Mike Marcuse, écrivain et militant, résidant du quartier est-londonien est amateur de sport depuis des décennies. Quoique américain de naissance, non

seulement il comprend et aime le cricket, mais plus encore, il écrit un livre sur le sujet. Il est impatient de voir les athlètes quand ils descendront la rue vers chez lui en juillet. Malgré cela il était, et reste, opposé à la venue des Jeux olympiques. « Pour des raisons qui se sont toutes révélées justes. En général, ces méga-événements n'apportent rien de bon aux communautés sur place, ils ne créent pas d'emploi à long terme, ils sont très exploiters des quartiers où ils ont lieu. Les priorités deviennent le développement pour les Jeux ».

Sur la « coulée verte », Sinclair pleure une perte. Celle du Londres non planifié. Lotissements ; broussailles ; commerces louches et maison de quartiers. La faune de Stratford, avec les frontières à l'intérieur desquelles elle prospère. « J'adore ça. » Il désigne le panneau d'une entreprise du bâtiment. « Pour améliorer l'image de la construction. » Plutôt pour améliorer l'image de la *d*estruction.

Nous sommes détournés sur une voie touristique, vers les chemins pédestres en contrebas. « Vous ne pouvez pas vous éloigner du tracé. Surtout pas. »

Le long des sentiers, les édifices colossaux y sont conçus et ordonnés de manière névrotique. Pour que dans trente ans ce quartier soit autre chose qu'un ossuaire de squelettes ozymandiens¹⁵, il devra se développer comme un organisme vivant. Cela signifie, en dehors de toutes les dispositions des planificateurs.

Au téléphone, la représentante de la Société de gestion du Parc Olympique rit doucement à cette remarque. « Oui. Vous mettez le doigt là où ça fait mal. Je serai honnête avec vous, c'est une lutte permanente. Ce n'est pas surprenant, les membres du service chargé de la conception du parc et qui sont aussi juges et arbitres de nos demandes, veulent tranquillité et certitude, une fois que vous savez ça, vous avancez comme vous pouvez, et disons, le futur est loin du compte. Nous devons marcher sur des œufs. Si c'est facile ? Non, vous avez raison, la conception est très contraignante, et c'est une espèce d'outil mal approprié pour agir là où vous voulez des espaces moins planifiés, plus diversifiés ».

Sa désarmante honnêteté est réconfortante. En général ce que l'on reçoit des canaux officiels de Londres c'est leur éternel enthousiasme. Deux semaines après notre maussade pèlerinage égoutier en compagnie de Sinclair, dans le quartier béton brutal du South Bank Center, à la Conférence sur la Politique de Londres, un séminaire haut de gamme qui réunit des urbanistes, des politiciens et des universitaires, le maire Boris Johnson qualifie en gloussant les sceptiques des Jeux de « bandeurs mous ! » Johnson est chahuté. Quelqu'un dans l'auditoire chevrote que nous l'aimons tous. Le maire est un

ninja gonflé de prétention, un homme qui a le génie pour affronter des salles remplies de gens faciles à convaincre. « Les mous du gland », rayonne-t-il, toujours à propos des Jeux.

Les plans pour la sécurité des Jeux évoluent de façon toujours plus dystopique et irréelle. Il y aura des snipers dans des hélicoptères ; l'aviation ; des navires de guerre sur la Tamise ; plus de troupes engagées à Londres qu'en Afghanistan.

« Ils ne le feront pas », dit Marcuse, « mais ce qui aurait pu être bien c'est s'il en avait fait des Jeux de l'austérité sympa. On se débarrasse de tout le superflu, il est inutile, on ne s'intéressera qu'au sport, et on y prendra du plaisir, tout le monde pourra aller voir à moitié prix, pas de grands hôtels... et vous savez quoi, c'est ça Londres ». Il énonce cela avec la gaieté du Londonien par choix. « Non, nous n'allons pas nous comparer à Pékin, de toute façon nous ne sommes pas le même genre de pays, nous ne sommes pas un État autoritaire capable de faire défiler dix mille personnes au pas. Mais vous savez, pourquoi ne pas être simplement nous-mêmes ? Prenez donc des jeunes du coin pour faire du hip-hop ou n'importe quoi d'autre. »



Le Parc Olympique s'éloigne. Sinclair nous guide vers la gare de Stratford et son nouveau centre commercial techno-sonorisé Westfield. On passe devant la station de pompage d'Abbey Mills volontairement conçue – étrange hommage à l'ère Victorienne – comme « une cathédrale des égouts ». À Abbey Creek, la zone des travaux s'arrête enfin. À marée basse, dans les broussailles émerge un puisard fangeux, un bournier ahurissant de reliefs qui surnagent avec, autrefois coulés là, des pneus abandonnés et des Caddies de supermarché.

Appelez cela du tourisme apocalyptique, mais nous avons passé plus de temps à contempler ça que la tour tordue.

« D'UNE CERTAINE MANIÈRE je vois de la beauté dans toute cette architecture. » Tottenham au nord de Londres, est une banlieue d'une grande variété ethnique avec un fort sentiment d'appartenance locale, mais aussi l'une de celles minées par le chômage, la pauvreté et un habitat de mauvaise qualité. Dans le clip d'*Unorthodox* du rappeur Wrench 22, tourné aux environs de Broadwater Farm Estate – célèbre lors des émeutes de 1985 – elle est d'une beauté saisissante. « Je voudrais la montrer sous son meilleur jour » dit Ben Newman, le réalisateur. « Je sais que plein de gens filment et présentent négativement cet endroit. » Au contraire, son quartier mélangé saisi dans les cages d'escalier incarne un beau rêve tumultueux et réalisable de Londres.

Il existe un autre Tottenham, tout aussi vrai. Jonathan Martin prophétise : « Londres sera dévorée par les flammes. » C'est griffonné sous le lion. Qui est le fou aujourd'hui ? L'été dernier on a vu une image indéfiniment reprise. Une déflagration, les restes charbonneux de la boutique d'un marchand de tapis renommé, un haut lieu local. Ce fut le premier d'une série de troubles qui se sont répandus au fil des nuits suivantes autour de Londres et dans tout le pays. Les Britanniques ont vu en boucle des images d'immeubles en flammes, de vitrines pulvérisées, du refus tapageur de la rue. Des jeunes emportant des magasins éventrés des postes de télévision, des vêtements, des tapis, et de la nourriture, parfois avec une stupéfiante exubérance, parfois avec ce qui ressemblait à une extrême prudence.

La conséquence est une réaction de panique. Les tribunaux sont devenus le canal d'expression de la cruauté judiciaire, distribuant des peines deux, trois fois plus forte que d'habitude pour ce type de délit. Les chiens de garde du gouvernement clament qu'à l'avenir la police devrait faire usage de balles réelles contre les incendiaires – certains sont des adolescents.

14 décembre. Dans une tentative d'explication de ces événements hors du commun, le *Gardian* et la London School of Economics publient une étude conjointe sur ce qui s'est passé intitulée *Lire les émeutes*. Ce qu'ils découvrent, après moult recherches et interviews, c'est que ce qui a motivé les émeutiers, c'est le ressentiment à l'égard de la police et un profond sentiment d'injustice.

On se demande s'ils plaisantent.

Évident ou pas, cela ne convainc personne. Theresa May, ministre de l'Intérieur conservatrice, stigmatise plutôt la « pure criminalité ». C'est

l'éternel refrain de la Droite.

Ils connaissent bien cette chanson. Elle a été chantée après les soulèvements de Brixton de 1981 et 1985, de Tottenham en 1985, après chaque émeute à Londres, ou n'importe où ailleurs, et au fond, depuis toujours. Pendant que May poursuit sa dénonciation et refuse l'évidence, ses propres services continuent calmement à étudier la capacité de la police à effectuer des contrôles d'identité, un profond sujet de ressentiment chez les jeunes Londoniens, lequel touche – mais quand ce pouvoir ne le fera-t-il plus ? – de façon disproportionnée les minorités.

« Pour moi, le sentiment d'impuissance est une chose très dangereuse que nous avons constatée au cours des émeutes », déclare Symeon Brown lors de la Conférence sur la Politique de Londres. Brown, lui-même originaire de Tottenham, est un jeune militant et l'un des chercheurs qui a travaillé à l'étude du *Gardian*. Durant les événements, explique-t-il, prêtant ainsi sa voix à ceux qui y ont participé, m'est venu « ce sentiment que pour la première fois de ma vie, j'avais du pouvoir ».

Par-delà les années ces mots font écho, à une autre révolte. Dambuzo Marechera¹⁶, le *poète maudit** du Zimbabwe a écrit *Casse, Prend, File* à propos de son expérience à Brixton dans les années quatre-vingt.

*Et juste cette fois dans ma vie de Britannique noir
Les atomes ont explosé en moi en atomes de pouvoir*

Il existe un facteur concret et déterminant qui n'a pas été évoqué à la Conférence. Il manque un nom, un nom qui revient dans les interviews des émeutiers, dans les haut-parleurs des rues renaissantes d'elles-mêmes. Mark Duggan. Celui du jeune homme abattu par la police métropolitaine le 4 août 2011.

« Depuis le début de cette année on nous a rabâché dans les réunions qu'il y avait... un profond changement dans la colère de la communauté d'ici. Il n'était pas très difficile à saisir, il suffisait d'assister à des meetings publics. » Helen Shaw est codirectrice de Inquest, une organisation consacrée aux enquêtes sur les morts suspectes lors de garde à vue légale. Elle a l'air d'une personne triste d'avoir raison. « Le sujet d'étonnement, j'imagine, c'est la police qui prétend qu'elle n'avait pas compris combien les gens étaient furieux. »

Toute information a été refusée à la famille de Mark Duggan. La désinformation au sujet de la mort de leur fils fut dévoilée. 6 août. Manifestation de soutien à la famille devant le commissariat de Tottenham. L'événement clé qui se passe lorsque la police s'interpose, ce que de

nombreuses personnes présentes déclarent être l'étincelle qui mit ensuite le feu aux poudres, est immortalisé sur YouTube. Avec sa construction grammaticale ambiguë, son titre en lettres capitale choc donne l'explication : « UNE JEUNE FILLE DE 16 ANS ATTAQUÉE PAR LA POLICE ANTI-ÉMEUTE DE TOTTENHAM QUI A DÉCLENCHÉ LES ÉMEUTES ».

En Grande-Bretagne, entre 1998 et 2009, il y a eu au moins trois cent trente-trois décès lors de gardes-à-vue, quatre-vingt-sept après des arrestations par des officiers de police. Pas un seul n'a été poursuivi pour une seule de ces morts. De toutes les manières plus ou moins subtiles par lesquelles on fait comprendre aux jeunes londoniens – pas ceux fabriqués à Chelsea, pas les riches – qu'ils ne comptent guère, aucune d'entre elles n'est plus cruelle que celle-là.

Assis bien raide sur une estrade, sanglé dans son uniforme immaculé – on dirait la poupée d'un ventriloque – le nouveau chef de la police métropolitaine, Bernard Hogan-Howe, fait sa conférence d'une voix bienveillante mais sans évoquer la mort de Mark Duggan. À la place, il parle avec enthousiasme quoique vaguement, de son projet de « police totale ». Il s'exalte pour des forces massives frappant des zones ciblées et réprimant les infractions mineures. Il parle de voitures sans assurances.

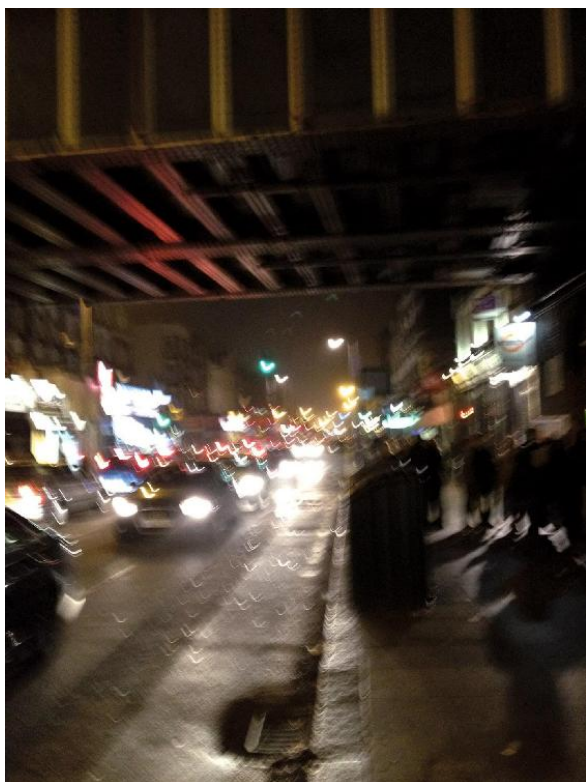


Helen Shaw interprète les choses autrement. Elle craint que la police totale signifie « une présence policière bien plus agressive, une position plus offensive, plus centrée sur la peur ». De fait, Hogan-Howe a déclaré qu'il souhaitait « mettre la peur au ventre des criminels ». Shaw est plus radicale. « Nous pensons qu'il y aura plus de morts. »

Traditionnellement peu hostiles à la police, les électeurs ont été choqués

par son enthousiasme zélé pour sa technique de « l'encerclement », une forme de regroupement serré des manifestants laissés pendant des heures sans inculpation, sans nourriture, sans eau ou liberté. L'officier Mark Kennedy, démasqué comme une taupe au sein du mouvement écologique non violent, devient le symbole d'une incroyable campagne d'infiltration illégale et de tromperie sexuelle¹⁷. La brutalité policière lors de la manifestation du 9 décembre 2010 a laissé un jeune homme, Alfie Meadows, hospitalisé avec des blessures au cerveau. À la même manifestation, la police s'est saisie de Jody McIntyre, un garçon de vingt ans atteint de paralysie cérébrale, le traînant à travers la chaussée. Lors de celle du 1^{er} avril 2009, Ian Tomlison, un marchand de journaux spectateur non impliqué, fut frappé par la police et mourut peu après. Enfin il y a Mark Duggan, à propos duquel toutes les rumeurs propagées au début – qu'il a tiré en premier, ou qu'il a simplement tiré – se sont révélées fausses les unes après les autres.

Les sévices infligés à McIntyre et Tomlison ont été vus, enregistrés par l'œil de l'appareil photo des téléphones portables. La manière de prendre les notes d'une culture perturbée. La police ne semble toujours pas envisager que ces petits appareils conservent bien plus que de la mélancolie nocturne.



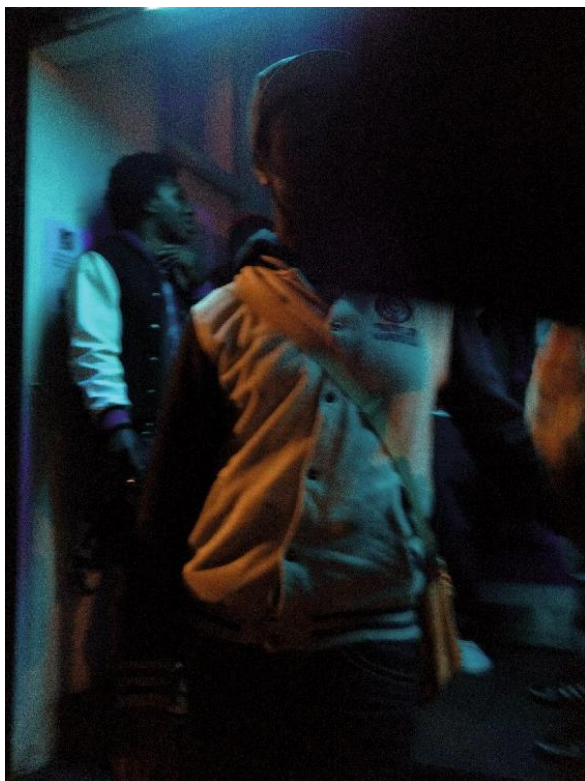
En 1985, les jeunes habitants du sud de Londres Eddie Otchere et Andrew Green, en tant que Jame T. Kirk et Two Fingers, publièrent *Junglist*, un livret brillant et mal fagotté de la gnose de Londres, le Modernisme des arrières rues, un étrange riff sur le fait d'être jeune dans cette ville et enchaîné à la dance music du moment. Une jungle de vacarmes industriels, rappelant des sirènes des vieilles usines, et fortement structurée par les beats. La bande-son de Londres dirigée par des aliens.

Cela fait seize années, des générations et du métissage sont passés, que deux rejets musicaux se disputent l'hégémonie – le dubstep et le grime. Le premier est tout en basse vibrante, dont les arabesques samplent en boucle, en batterie tendue. Ça tourne vite au cliché commercial et au vedettariat, sans intérêt sinon pour quelques expérimentateurs de champ oublié, comme la mélancolie « post-dubstep » de l'Enterrement du génie de Londres. Des bandes-son pour les promenades nocturnes.

Le grime, c'est le mélange de l'enfantin et du bolcho. La musique de la révolte. Née en dehors de la scène des radios pirates de Londres, ce sont des chanteurs criants sur des beats frénétiques. Saturée par le localisme de la ville elle-même, cette musique est totalement Londres, car dans le grime, il est capital de faire figurer votre quartier, et parfois même jusqu'à votre rue. Ce n'est pas une musique ouvertement politisée, mais dans la plupart des cas, elle l'est par la colère que lui inspire l'horreur des tristes politiciens.

30 novembre. Shoreditch. Nous sommes au sud de la galerie White Cube, dans de vieilles rues figées dans le folk. Autrefois ouvrière, aujourd'hui arty, les coins de rue sont chargés d'enseignes de bar aux typographies sophistiquées, de boutiques, de lieux de rencontre. Au sous-sol du club East Village, c'est le lancement de *Lord Rivz*, l'EP de Rival.

La musique bat comme un cœur saturé d'adrénaline. Dans la salle noire grondante comme le tonnerre, tous les mouvements de danse, d'avant en arrière ou de convulsion, sont effectués en sur-place avec les membres raides. Un morceau en coupe un autre qui étale sa dissonance et son rythme saccadé : c'est primaire, une espèce de musique d'antidanse, qui réclame que tu bouges mais qui t'oblige à travailler pour y arriver. Il n'y a aucune agressivité, absolument aucune parmi les danseurs, malgré tous ces visages fermés, grimaçant comme s'ils souffraient, applaudissant lorsqu'ils entendent un air connu. Puis les décibels augmentent, et il y a un mouvement vers les platines. « Musique » hurle Dan Hancox « pour balayer le ministère des Finances »



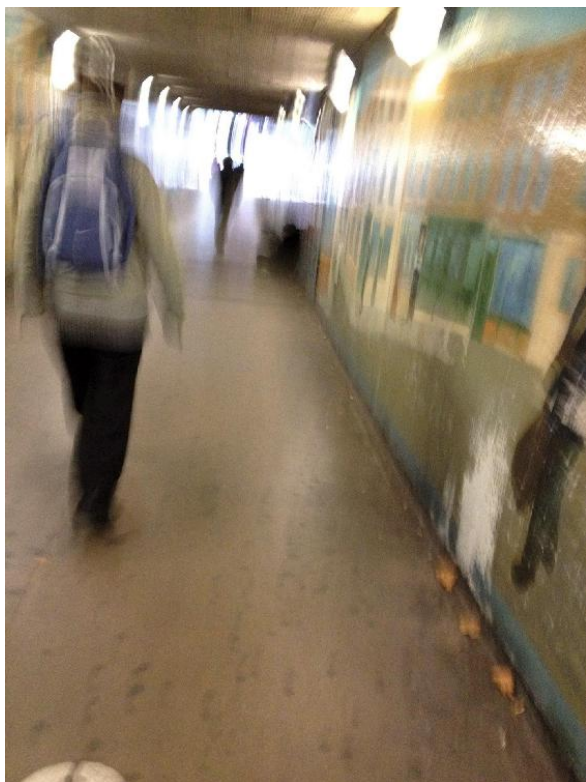
C'est le type de blague que l'on peut faire à la fermeture. Hancox est un auteur qui écrit sur la politique, sur le grime, sur la jeunesse. Nous sommes frappés par ce qu'ils nomment la bande sonore de la révolte. La musique de cette période d'austérité.

C'est épuisant d'être sous le beat de l'est de Londres. Nous quittons le club, restons dehors près des fumeurs et apprécions l'air frais. L'exaltation d'Hancox décline. « Ça décourage un peu les esprits, dit-il, d'environ... un tiers ? »

D'environ un tiers, oui. Il y a eu une campagne contre le grime soutenue par toute la bien-pensance. Hancox grommelle à propos du formulaire 696. La Métropolitaine utilise ce tristement célèbre outil de contrôle du risque pour autoriser – ou non – les événements musicaux. Aussi incroyable que cela puisse paraître, jusqu'en 2008 son texte original demandait ingénieusement « Un groupe ethnique spécifique y assiste-t-il ? Si "oui" préciser lequel. »

Scandale. Les mots changent, la cible reste.

Il devint compliqué pour Hancox de débusquer la moindre soirée où aller.



LES GROUPES DE GRIME ont raison ; chaque morceau a sa propre spécificité. Ce ne serait pas le pire des péchés que de l'appeler « son âme ». Camden nostalgique d'elle-même, anneau de béton géant et bottes dans ses vitrines comme les déchets d'un dieu punk. Les bords de l'eau à Chelsea. Les mornes tours des cités de Silvertown près de la fabrique de sucre. Les façades, inégalement splendides, y riment avec Art Déco : le cinéma Gaumont State à Kilburn ; l'immeuble Hoover à Perivale ; la station de métro East Finchley. Il y a des pistes de skate sous le ciel de béton du Westway et le ciel ouvert du sud de Londres : « Brixton beach », comme sont surnommées ces dunes de bétons. Chacune est unique, chacune un fatras, et chacune tend vers son quartier voisin. Les patchworks de la topographie – le dix-septième siècle pointe parmi les immeubles construits avec ces immondes briques couleur moutarde pendant les années quatre-vingt, quatre-vingt-dix et des mochetés se heurtent à des pierres pluricentennaires.



Quelqu'un a laissé un canapé sous une palissade surplombant la tranchée du chemin de fer à Dudden Hill. Tu peux contempler la ville. Éteins ton portable et tais-toi. Londres se pomponne.

15 DÉCEMBRE. Deux garçons montent dans le bus 98 qui roule du nord-ouest vers le centre de Londres. Ils friment à l'étage, se vautrent sur les banquettes de devant, mettent leurs portables en fonction haut-parleurs, parlent d'une voix traînante. « Every Saturday Rap Attack, Mr Magic, Marley Marl, I let my tape rock till my tape popped.¹⁸ » Ils savent bien de quoi ça parle.

Tu veux voir à quel point Londres déteste ses jeunes – certains d'entre eux : « Soyons honnête » précise l'écrivain Owen Jones « il ne s'agit pas de ceux d'Eton » – regarde les jouer de la musique dans les transports en commun. La stupidité et le manque d'égard quotidien des adolescents sont considérés comme de l'effondrement social. De l'effondrement, à la vérité, il y en a pas mal en ce moment, mais est-ce réellement lié à cela ?



« D'un côté, tu as cette attitude paternaliste à l'égard des jeunes, qui les dorlotte à l'extrême », explique Saleha Ali, vingt-cinq ans, coordinatrice bénévole au WORLDwrite, une fondation pour l'éducation à Hackney. « Et d'un autre côté, tu as une réglementation sévère, du coup il y a une espèce d'hystérie concernant les jeunes qui se soûlent, sortent et tous ces types de comportements, c'est comme un réflexe de panique, oh mon Dieu, que fabriquons-nous, une génération de monstres ? »

L'exhubérance quotidienne des adolescents est tout aussi suspecte que la violence. Ce qui arrive aussi, bien entendu.

La nuit où Hackney s'est soulevé, il y a des images qu'a dû enregistrer Valéria Costa-Kostritsky, une journaliste et photographe du quartier transplantée depuis Paris. Comme des centaines d'autres, elle était sortie avec ses voisins. Tout allait bien jusqu'à ce qu'un jeune homme mette le bras autour de son cou comme un frère aîné, lui prenne son appareil photo par la bandoulière, frappe violemment la frêle jeune femme à plusieurs reprises au visage alors qu'elle essayait de l'arrêter.

« Aussitôt ce jour-là, tu as vu plein de gens dire des choses épouvantables sur Facebook à propos des émeutiers. La plupart les traitant de *racailles*. » Certainement, être attaqué si brusquement, se souvient-elle « me montra à quel point la violence n'est pas cool, à quel point elle est effrayante. » Elle rit, tout en s'insurgeant contre son agression éclair. « Mais je n'ai jamais pensé, à cause de ça, à traiter de racaille un groupe humain. Pour moi, c'est franchir une ligne jaune. Je ne le fais pas. Ces gens sont des personnes ». Son dégoût est perceptible. « Tu sais, même s'ils te font du mal,

ils restent des personnes. »

Dans un bus, de la musique Métal déclenche une colère disproportionnée. Comme s'ils étaient des boxeurs sur un ring, les usagers changent de place et lancent des regards furibonds pendant que le jeune de quatorze ans leur balance morceaux sur morceaux. Une bonne partie des passagers parmi les plus âgés, mais pas tous, ont l'air furieux.

Qu'est-ce que ça peut faire ? Tu descends dans cinq minutes, il a quatorze ans et essaye sur un morceau bruyant de mettre la ville en musique.

En 1998 Tony Blair a introduit le concept d'OCAN, les Ordonnances sur le Comportement Antisocial. Des lois précises, les plus adaptées à une société qui comme Chronos, comme un hamster traumatisé, veut dévorer ses propres enfants. Ces ahurissantes ordonnances civiles pénalisent un comportement individuel légal qu'elles transforment en un délit sur mesure. Un jeune de dix-sept ans est interdit de jurons. On a dit à un autre qu'il pourrait aller en prison s'il baissait son pantalon. Par jugement, un de dix-neuf ans a interdiction de jouer au football dans la rue.

« Je crois qu'il y a quelque chose de très spécifique à ce propos. » Camila Batmanghelidjh, fondatrice de la Kids Company, est l'une des figures les plus célèbres de la protection de l'enfance en Grande-Bretagne. Elle penche sa tête sur ses mains, ajuste ses vêtements de marque larges et colorés. « J'ai ma petite idée. Qui est que les Anglais sont très honteux de se montrer vulnérables. C'est ce qui se passe quand une autre culture évoque son enfance en disant "Mon Dieu, j'étais si mignon, je croyais que les nuages étaient en coton", les Anglais évoqueraient la leur en disant "Mon Dieu, j'étais si bête, je croyais que les nuages étaient en coton". »



Une catastrophe génère les monstres dont elle à besoin. À Londres, au Royaume-Uni, le terme « jeunesse sauvage » est monnaie courante. Les médias et les politiques l'utilisent sans que cela ne suscite de controverse. Comme si ce vocable, malveillant, choquant et abêtissant ne déshonorait aucune des bouches qui le déverse. Sa formulation n'est pas un diagnostic

mais un symptôme.

28 NOVEMBRE. Parmi les paysages d'abandon de Londres, il y en a peu comme celui de Heygate Estate, des ruines sur l'échelle de Martin. Une vertigineuse étendue de béton dans Southwark, une ville en hauteur, de grands canyons d'immeubles, des passages piétons qui enjambent les jardins communaux. Des tranches d'architecturisme. C'est tout mais vide. Ce doit être détruit. Même si ce n'est pas farci d'amiante, ce devrait prendre pas mal de temps.

Laura Oldfield Ford ouvre le chemin. Ne la qualifie pas de Psychogéographe. Beaucoup le font, et elle récuse cette dénomination. Le vocable a fait du chemin depuis ses origines dans un programme de recherche français destiné à reconfigurer l'espace urbain. Il s'est métissé avec la tradition londonienne de l'écriture visionnaire, puis embrouillé dans une invocation urbaine. Aujourd'hui c'est un cliché local. Une étiquette nonchalante pour désigner le tourisme branché du délabrement.

Ford, pas chichiteuse, pratique les décombres. Critique affichée du néolibéralisme et de sa banalisation de l'espace, elle transforme ses longues marches dans Londres en art post-punk furieux et reconnu. « Je voulais prendre le terme psychogéographie mais j'en voulais sa part la plus radicale, pas cette espèce de... préhistoire et tout ça » dit-elle avec mépris. Après les boutiques mortes, la longue, longue façade fermée de ce qui fut l'Institut du Karaté-do Traditionnel et des Arts du Spectacle. Son pas est si bruyant que tu peux la suivre les yeux fermés.

On traverse des lagon de feuilles de fin d'automne emportées par le vent à l'ombre des énormités d'Heygate. Dans très peu d'endroits on décèle des preuves de vie. Un colifichet et des rideaux de tulle accrochés à une fenêtre, une voiture garée en dessous. Quelqu'un entretient un petit jardin potager. Il y a des graffitis, mais beaucoup moins que tu ne pourrais le penser.



Dans un dégagement entre des bancs et les vestiges d'une aire de jeux, des jeunes ont l'air en conclave. Il est étonnant de rencontrer quelqu'un après un si long moment seul. Ils trouvent insultant de ne pas avoir le monde entier à eux. Alors ils s'en vont. En ordre dispersé. Ils accélèrent en sautant le long des murs, bondissant l'un après l'autre d'une aspérité de brique à un affleurement de béton sur une toiture basse, par-dessus ou dessous des barrières à la peinture écaillée, sous l'œil des pigeons.

Ils s'entraînent au *parkour**, un autre produit d'importation française. La psychogéographie des corps, passée au filtre des films de kung-fu. Aussi important que soit le nombre de publicités, de clips, de vidéos, de festons de gare montrant des sauts sur les toitures, rien ne pourra rendre les *parkouristes** ennuyeux, ne pourra amoindrir le fait que les regarder vaciller dans les entrailles des immeubles sur un mode que leurs architectes n'avaient jamais imaginé, est assez beau. Il y a comme du sauvetage. Un rude ballet des ruines.



CELA RELÈVE DU MIRACLE à quel point il fut facile d'y pénétrer. Pour se protéger, les bâtiments de Londres sont dentelés, leurs systèmes de défense sont aussi variés que ceux du règne animal. Des archéologies de fil de fer. Ce qui prolifère dans les boutiques des rues isolées, c'est l'ancêtre du feuillard, des ronces de rouille. De Greenwich à Wembley, d'Ealing à Walthamstow, les hauts des murs est constitué d'arêtes dorsales d'épines enfoncées dans le vieux ciment – tessons de bouteilles, fragments de poterie, éclats de miroirs. Les sept ans de malheurs transformés en arme anti-intrusion. Ils sont hérissés comme la tignasse des loups-garous. Comme si, pour défendre la propriété, la ville se défaisait de sa peau de brique pour révéler l'animal qui sommeille en dessous. Une apocalypse saignante, parmi les nombreuses de Londres.



À South Kensington, les briques du Muséum d'Histoire Naturelle sont en grand nombre déjà animalisées. Des poissons à grosse gueule torsadent les lampadaires qui longent la Tamise. À Hackney, il y a des bancs flanqués de chameaux en fer. Des dinosaures approximatifs gardent une extrémité du Crystal Palace Park, des sphinxs l'autre. Les lions de Trafalgar Square sont calmes, avec leurs pattes entières. Ils sont un démenti.

Le Horniman Museum de Forest Hill. Au milieu de ses vieilleries anthropologiques, de son aquarium, de ses collections, existe un cabinet de taxidermie discutable obéissant à une taxinomie excentrique. Des objets sinistres. Des moitiés de squelettes de chauve-souris leurs ailes déployées sortant de leurs propres peaux. Une vitrine de têtes de chien, une déflagration de crânes et de gueules tristes. Au milieu, épice de l'explosion canine, trône un loup défraîchi. Son expression est sans nom. Il observe autour de lui, tout aussi horrifié que le lion de Martin, tout autant en colère que les chiens de la révolte grecs.

LORSQU'ON voyait un renard dans Londres, c'était toujours surprenant – impossible alors de ne pas penser que la ville était le décor d'une fable. Aujourd'hui tu en repères dès que tu fais un jogging tard la nuit. Ils émettent leurs bruits inquiétants et empuantissent Londres d'une odeur de musc. En 2011, l'un de ces émissaires du chaos animal s'est introduit dans le Shard – au 32 London Bridge – la tour inachevée la plus haute de la ville et est monté à trois cents mètres au-dessus des rues vivre des restes de nourriture des ouvriers.

Au crépuscule et à l'aube, des éclairs verts zèbrent le ras du sol lorsque des volées de perruches – pour le coup les traiter de « sauvages » n'est pas une insulte – commencent leur activité d'oiseau. Marchant à l'aube dans la boue des terrains communaux de Wormwood Scrubs, près de la prison du même nom, nous approchons d'un taillis hurlant. D'incroyables volées de ces oiseaux exotiques se lissent les plumes et se chamaillent bruyamment, négligeant le rougeoiement de Londres qui s'éveille, les lumières de l'hôpital d'Hammersmith.



Spécialiste des oiseaux urbains, David Lindo, écrivain et homme de radio, est célèbre dans le monde de l'ornithologie britannique. Pour lui, ces perruches sont des petites brutes, autrement sérieuses qu'une distraction. Il les fixe avec aversion.

« Tu vois, celles-ci sont des mouettes rieuses » dit-il en regardant dans une autre direction. « En fait celle-ci est une mouette commune. La mouette commune, ajoute-t-il, n'est pas commune du tout. »

Un petit goéland jeune. Un merle femelle. Une pie. Lindo évoque le jaseur arrivé avec les neiges de l'année précédente. Mais il fait preuve d'indulgence à l'égard de la fascination du non spécialiste pour les détestables perruches. Nous attendons. Elles volent par vagues, au ras du sol, becs crochus, affamées au petit matin, et il m'entraîne vers les arbres que les oiseaux ont quittés.

Les ravages du guano. Des éclaboussures citron vert dégradent la végétation de l'hiver à l'image de ce qui reste après une de ces parties de paintball si en vogue actuellement.



« Elles nichent dans des trous » dit Lindo. « Il existe des preuves anecdotiques qu'elles chassent nos espèces locales qui nichent aussi dans des trous comme les étourneaux, les colombes et les grimpeaux. Et, il marque un temps d'arrêt, aujourd'hui il y a pénurie de trous en Grande-Bretagne. »

POUR NOUS TOUS. Chacun sait que c'est une catastrophe, que peu de gens ont les moyens de vivre dans leur propre ville. Il n'en a pas toujours été ainsi.

« La grande différence avec le système américain, c'est qu'en Angleterre, ce que l'on appelle logement social appartient à l'État et répond à un besoin de première nécessité. » Eileen Short est présidente du Conseil de Défense du Logement. « Il ne s'agit pas d'assistance au logement, nous considérons le logement comme un droit, et c'est ce modèle qui fut utilisé pour éradiquer les bidonvilles et fournir des logements dans les années de crise qui ont suivi la Première et la Deuxième Guerre mondiale, si bien que partout dans Londres... ont été construits à l'époque de spacieux logements de bonne qualité, ce qui veut dire qu'aujourd'hui des travailleurs à faibles ou moyens revenus ainsi que les grands-parents et les parents et ainsi de suite peuvent vivre dans certains des quartiers les plus chers de Londres. » Toutes ces rues où cohabitent des lumières de Noël à la fois colorées et blanches. « Au Royaume-Uni, il y a déjà trente ans, trente pour cent de la population vivaient dans des logements sociaux. Et cela doit fièrement jouer un rôle valorisant dans la vie de personnes ordinaires. »



Mais leur nombre a été réduit depuis des années. Les maisons retirées du parc n'ont pas été remplacées, les prix accélérant rapidement avec le plan thatchérien du droit-à-l'achat à partir des années quatre-vingt. Le Nouveau Parti Travailleiste ne fit rien pour inverser la vapeur. La pénurie est grave. Les loyers s'envolent, le prix de l'immobilier, gentiment stable ou non, est totalement prohibitif. Tout le monde sait ça. Maintenant le gouvernement veut restreindre les allocations logement, et l'Institut du Logement prévient que cela aura pour conséquence que sur l'ensemble du pays 800 000 ménages seront probablement chassés de leur propre quartier car devenus trop chers.

Les tendances sont claires, le résultat prévisible. « Ce que nous pensons qu'il va probablement se passer »,



explique Bharat Metha, directeur général du Comité pour Londres, dont l'activité consiste à enquêter sur la pauvreté dans la ville, « c'est qu'il y aura un mouvement de population de l'intérieur de Londres vers l'extérieur ».

Apparaît une nouvelle étape. Elle n'est pas à négliger. Le conseil municipal de Westminster, l'un des plus riches de Londres, soulève la question d'un « contrat civil ». L'obligation pour un chômeur résidant dans un logement social de faire gratuitement des travaux d'intérêt général – les appeler « volontaires » serait orwellien dans ce contexte. « Il est légitime », déclare le conseiller Colin Barrow à la Conférence sur la Politique de Londres « de se demander à qui sera accordé le privilège de pouvoir se déplacer dans Westminster simplement parce qu'ils souhaitent y habiter et ça au frais de contribuables qui doivent loger à Hornchurch » – une banlieue du nord-est sensiblement moins haut de gamme. Désormais, le logement public n'est plus un droit mais un privilège contrôlé par des vigiles.



À Paris, les HLM sont repoussés loin des boulevards, vers des *banlieues**, des faubourgs pauvres, mal desservis et sous tension. Avec son passé de logement public, Londres a toujours été bien plus mélangée, les différences de revenus s'y côtoyant de près. Aujourd'hui les plus démunis sont happés de plus en plus vite par une force centrifuge. La *banlieusation* de Londres est en marche.

« SAUVETAGE DE WILLESDEN », dit un écriteau. Cela soulève de l'espoir. Puis « Nous avons déménagé ». Novembre, le fog descend, épais comme les fumées au-dessus de *La Chute de Londres*. Tu comprends à quel point tu connais peu ce paysage urbain que tu aimes : Lorsque la brume se dissipe, tu ne sais pas ce qui va apparaître, si ces tours que tu vois soudain devant toi étaient déjà là avant, ou si Londres se développe en figeant de la fumée.

Il existe des programmes de construction, mais il ne s'agit jamais de logements sociaux. La vitrine architecturale de la ville est essentielle. L'immeuble du 30 St Mary Axe – le Gherkin – qui a moins de dix ans, fait partie intégrante de la skyline. La pointe du Shard émerge au-dessus de Londres accumulant le verre comme s'il s'était résolu à faire pousser des cristaux. Le 20 Fenchurch Street – le Walkie Talkie – sort maintenant de terre. Il est encore trop tôt pour être sûr de la façon dont un tel Léviathan s'intégrera à la ville.

Certains seront laids. Que Londres puisse se transformer par métabolisme ne devrait pas être le pire péché. Center Point, la tour courtaude

au croisement d'Oxford Street et de Tottenham Court Road, quoique horrible, est relativement bien aimée, même à contrecœur. Mais avec son augmentation de faux espaces publiques, Londres renonce aux venelles et ruelles de ses origines. Elle et ses planificateurs disposent de peu de latitude pour un urbanisme innovant lorsque, par leur fonction, les ponts de chemin de fer enjambent très bas les rues, créant des angles insensés en contre-plongée, formant des obliques bizarres et aiguës avec les maisons qu'ils rencontrent.



La question est de savoir si ces nouvelles grandes boîtes en verre peuvent avec le temps s'intégrer, se soumettre, faire partie de la ville. Il s'agit de quelque chose auquel Canary Wharf, le quartier financier des Docklands lancé à la fin des années quatre-vingt n'est jamais parvenu et ne parviendra jamais : une insulte de verre et d'acier jetée tous les jours aux pauvres de l'East End avec ce brutal et horrible majeur dressé, un urinoir de Moloch déversant toutes les nuits sa lumière jaunâtre sur l'île aux Chiens.



TROUVE UN TROU et enfonce-y ta perruche. Dans la ville, à quelques instants de Bunhill Fields, le cimetière des rebelles où reposent Blake et Bunyan¹⁹, à proximité des zigourates m'as-tu-vu du domaine de Barbican, se trouve Sun Street. Une banque vide, le bâtiment de l'UBS²⁰, y a été investie par des occupants alliés du village de tentes de St Paul. Ils l'ont proclamé la Banque des Idées.

« Une repossession publique. » Les portiers, de solides jeunes représentants de la contre-culture, appliquent strictement la politique anti-alcool. Tu es là, dans ce qui était autrefois des bureaux en open-space, pour un spectacle de cabaret, de poésie et de slam.



La redéfinition de la fonctionnalité des pièces est surprenante. Maintenant elles contiennent des sacs de couchage, des affiches, des groupes de parole. Sur une porte une pancarte avertit : Ici on dort ! Une silhouette en graffiti passe sa tête à travers le faux-plafond, elle se passe de commentaire

écrit. Aux étages inférieurs, des enfants jouent près de leurs parents pendant que l'assemblée générale discute du site Web. Les pompiers discutent aimablement sécurité avec les nouveaux habitants.

Tu montes très lentement un escalier pas éclairé, attendant d'être appelé, mais personne ne te crie que ce n'est pas autorisé. Se dégage quelque chose d'étonnamment exaltant. Tu commences à le comprendre. Il s'agit de la raison pour laquelle pour bon nombre de squatters, l'économie psychologique du squatting, la réorganisation du mental qu'elle suppose, peut finir par avoir autant d'importance que la banale économie financière.

Plusieurs miles au sud. New Cross. Après une zone de boutiques bon marché et d'enseignes cloquées, de chemins de fer et de ruelles, une rangée de maisons bouchées par des planches. Tu n'imaginerais pas que quelqu'un te réponde si tu frappes à la porte.

Mais à l'intérieur, la maison de Saul est chauffée et éclairée. C'est propre, quoiqu'un peu décati sur les bords, il y a à manger dans le réfrigérateur, la chasse d'eau fonctionne. Y règne ni plus ni moins que l'atmosphère d'un appartement d'étudiant. Des cohabitants vont et viennent. Ali, un réfugié pakistanaï à la voix douce, s'arrête pour boire un thé et parler de ses deux années dans le célèbre camp de détention d'Harmandsworth. Quel est son statut aujourd'hui ? « Je n'ai pas de statut. »

Les comment et pourquoi du squatting pour Saul. Il secoue sa tête avec concentration et s'élance. Il le fait depuis des années.

Trouve ton lieu – des planches sur les fenêtres et les portes sont une indication – réussi à entrer prudemment, occupe-toi des fils électriques, répare la plomberie, développe des relations détendues avec les locaux et les mairies.



Squatte bien. « C'est gênant quand des gens squattent mal et... ça donne une mauvaise réputation qui rejaillit sur tous les autres. »

Le Pourquoi ? D'abord le coût de la propriété, mais maintenant c'est bien au-delà de ça. « Squatter peut être simplement vu comme une manière de s'affranchir de la vie courante de la société ; d'éviter les loyers, les factures, la carrière, les emprunts, les responsabilités... mais on peut aussi l'envisager sous son aspect positif. » Une culture, un collectif. « En fournissant ou créant un espace où d'autres types de relation sont possibles... fondées sur la confiance, le partage, la liberté. »

« Parfois », ajoute Saul, et il fait en sorte que ça n'ait pas l'air avec désespoir, mais bien avec humour « ça arrive vraiment. »

Londres s'est développée par l'addition de générations d'immigrés – juifs, caribéens, bengali, pakistanais, indiens, chinois, irlandais, polonais, roms et ainsi de suite indéfiniment. La ville est fortement imprégnée de décennies d'effort, du labeur des militants antiracistes dont l'empreinte compte dans la mémoire de la ville : L'organisation Claudia Jones²¹, la Bibliothèque C.L.R. James²². Dans les constructions également – la mosquée de Brick Lane, préalablement une synagogue, et encore avant une église – dans la musique et les vêtements, dans l'argot, dans les chants plein d'une haine cinglante des tribunes des stades de football, dans les comportements qui se modifient depuis trois, deux décennies, avec toutes les amitiés et les histoires d'amour mixtes, au plus profond d'eux-mêmes et pour le plaisir et la prospérité des Londoniens.

Les diasporas nous ont nourris. Le multiculturalisme par la nourriture est un épouvantable cliché, mais il y a une raison à cela que nous allons chercher.

Des restaurants élégants comme le St John ont réhabilité la farce anglaise, magnifiée dans le porc, les myrtilles, redonné du prestige aux abats. Très bien. Si vous êtes d'un certain âge et avez grandi ici, vous devez vous souvenir qu'à part les familles d'immigration récente chanceuses ou riches, nous n'avions rien à manger. Nous rongions un pain semblable à du plastique blanc, du fromage pareil à du savon. Nous hurlions, un peuple affamé. Les nouveaux londoniens eurent pitié de nous avant que nous ne succombions de malnutrition et de misère, et nous firent partager leur cuisine. Indienne, jamaïcaine, quelle qu'elle soit – donnez un nom de tradition culinaire, il n'y aura pas à aller bien loin pour la trouver, proche de cuillères graisseuses qui entretiennent la foi.

Chaque groupe de nouveaux venus apporte quelque chose – aujourd'hui la nourriture polonaise est monnaie courante, on trouve leur pain compact chez l'épiciériste de quartier, et les *krufki* dans les supermarchés.

Bien sûr, le racisme perdure, s'adapte. Au gré des exigences de l'idéologie, il désigne un premier sujet de haine, puis un autre. Les juifs dans les années trente, puis les noirs, les asiatiques. Au cours des dix dernières années, il s'est concentré sur les musulmans. S'il y a des femmes qui couvrent leurs cheveux, les quelques-unes qui se voilent entièrement ou qui bavardent avec des portables retenus par une écharpe, le hijab mains-libres, leur choix de couvre-chefs pose curieusement des problèmes à ceux qui sont censés les éviter.

Dans la stratégie officielle de contre-terreur du gouvernement, il est demandé aux professeurs de signaler les étudiants musulmans déprimés. Les crimes haineux contre les musulmans augmentent, alimentés, selon les chercheurs de l'Université d'Exeter, par une islamophobie courante chez les politiciens et dans les médias. Tu peux dire des choses choquantes et scandaleuses sur les musulmans, et les leaders d'opinion ne s'en privent pas, puis donnent du menton comme s'ils avaient été courageux.

Se nourrissant de cette honte, l'Angleterre assiste à une mutation de son fascisme « traditionnel » dans une forme qui se focalise sur ces nouveaux boucs émissaires. Issus de groupuscules comme le British National Party et le hooliganisme du football, la Ligue de Défense de l'Angleterre oriente carrément sa haine contre les musulmans. Il en découle le processus habituel de l'intimidation : on essaye de défiler dans les quartiers « musulmans ». Mais ça a aussi pris quelques tours inhabituels, en mettant en avant les quelques (très peu) membres de couleur, juifs ou gays. Arguments d'un fascisme « libéral ».

Mais Londres est Londres. « Leur poids dans Londres est incroyablement faible » nous rappelle Martin Smith, leader de l'Union Contre le Fascisme. « Londres est si intégrée », ajoute-t-il avec enthousiasme, « que tu peux littéralement aller de quartier en quartier et c'est noir, blanc, pères et

mères tous mélangés ».

« Je pense avec les immigrés », poursuit-il, marquant une légère pause, « que tu peux trouver ce que l'on appellerait des sentiments racistes se développant même chez les noirs ou les Asiatiques. » Smith connaît ce combat. Il reste optimiste mais pas tranquille pour autant. Nous ne vivons pas des temps faciles. La ville est secouée. « Je pense qu'il pourrait y avoir des réactions de panique autour de tout ça. Je ne l'exclurais pas à Londres. Je pense que ce ne serait pas évident mais je ne l'exclurai pas. »

Pas surprenant que le lion de Martin ait l'air hagard. Londres est pleine de fantômes – de promenades fantômes ; la ville vaut par ses cimetières ; de publicités fantômes, des croûtes de peintures sur les murs de briques. La ville a invoqué quelque chose, a lu un grimoire qu'elle n'aurait pas du ouvrir. Le visage de Thatcher apparaît à chaque coin de rue, pas dans un nuage de soufre mais dans les gaz d'échappement, sur les flancs des bus affichant Meryl Streep jouant le rôle de notre ancienne Premier Ministre²³. Les rapports du Cabinet sur les conséquences d'autres émeutes dans le pays, il y a trente et un an, ont été publiés. Une politique a été discutée, ils suggèrent – ce point reste en débat – une « gestion du déclin » pour les zones sensibles. Les laissant ainsi pourrir.



Est-ce le retour du refoulé, ou n'est-il jamais parti ?



Lionel Morrison regarde le passé. Peu de personnes ont assez de recul pour décrypter ce présent, fait de scandales dans la presse, de déclarations et de démentis sur le racisme et la mauvaise conduite de la police, de privations, de soulèvements urbains. Sud-Africain radical, confronté à la peine de mort en 1956 pour ses combats contre l'apartheid – dans sa maison on trouve une photo de lui avec l'un de ses co-accusés, Nelson Mandela – Morrison s'en est sorti, est arrivé à Londres en 1960. En 1987, il est devenu le premier président noir de l'Union Nationale des Journalistes. En 2000, il fut honoré par le gouvernement britannique qui le décora de ce que l'on appelle encore, avec une triste ironie, l'OEB, l'Ordre de l'Empire Britannique.

Nous sommes assis dans sa maison, entre d'antiques portraits anglais à l'huile vieux d'au moins deux siècles et des gravures et des sculptures de son pays de naissance. Morrison a-t-il de l'espoir ? est-il optimiste ?

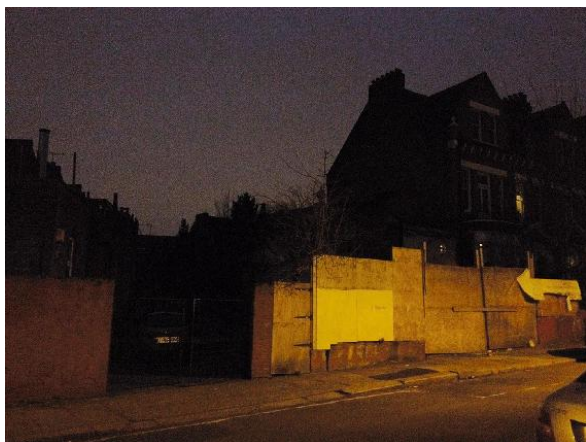
« J'y ai moi-même réfléchi » dit-il gravement, sa voix toujours marquée par un fort accent après toutes ces années. « D'une certaine façon, je suis un optimiste. Mais on le cogne, on lui donne des coups de pied à cet optimisme, à fond et constamment, comprenez-vous ? »

Tout est dans le « on ».

« C'est comme d'avoir par ici un gros loup affamé. Et il n'a pas l'habitude de bouger, et parfois ses pattes l'emporteront, mais lentement. » Il mime l'animal qui bouge, quittant son petit espace, un petit trou, une sortie. « Et les gens diront "Nous le tenons !" Ensuite hachez le menu, il revient quand même. » Sa main redescend, le loup fermement empoigné.

Dehors, La pénombre tombe sur le nord de Londres. C'est une apocalypse plus hivernale que dans la conflagration de Martin. À la fin de

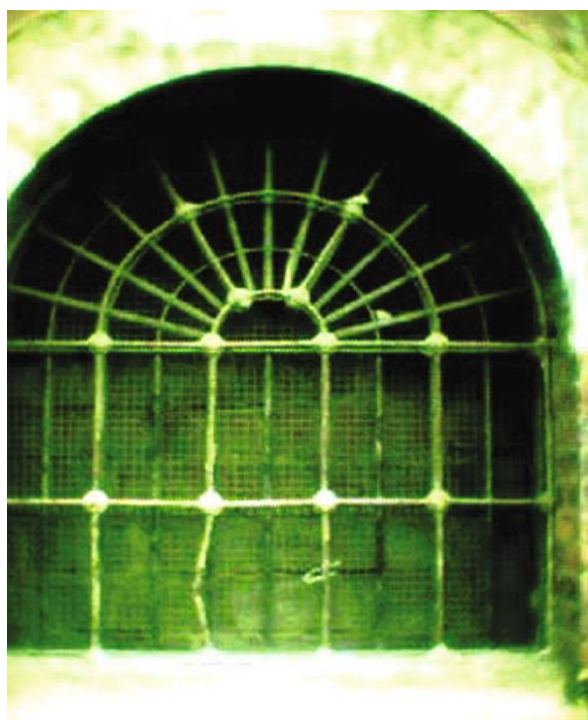
toutes choses, Fenris-le-loup²⁴ dévorera le soleil. Il n'y aura que de l'avidité dans son expression, et il ne s'intéressera à rien d'autre.



Lionel Morrison n'a pas l'air désespéré. Il a l'air fatigué.

« Chaque fois que vous entreprenez quelque chose et que rien ne bouge, cela vous ronge. » dit-il. « C'est le début de l'amertume. » Il prononce le mot lentement. « Et je pense que c'est l'une des choses les plus terribles qui puisse arriver... beaucoup perdent espoir... ça les détruit et ils se disent "Non, je ne veux plus rien à voir avec tout ça." Et puis tu en trouves d'autres qui pensent "Faire tout ça pour rien ? Très bien, attendons que les choses... que le chaos arrive, vraiment." »











*1. . Les notes sont référencées en fin d'ouvrage, p. 91.

*2. Les mots suivis d'une astérisque sont en français dans le texte (*N.d.T.*).

Notes

1. John Martin (1789-1854) peintre et graveur animé d'une forte imagination inspiré par les récits bibliques de fin du monde. La plupart de ses œuvres ont été acquises par la Tate Britain en 1974.

2. Surnom donné au Bethlehem Royal Hospital, le plus ancien hôpital spécialisé dans la psychiatrie de Grande-Bretagne.

3. Début d'une lettre adressée au clergé de York par Jonathan Martin le 16 janvier 1829, quelques semaines avant qu'il n'incendie la Cathédrale d'York le 31 mars suivant.

4. La City (la Ville, la cité), nom donné au quartier financier de Londres.

5. Christopher Wren (1632-1723) savant et architecte. Il joua un rôle important dans la reconstruction de Londres après le grand incendie de 1666. La cathédrale Saint-Paul est considérée comme son œuvre majeure.

6. John Milton (1608-1674) poète et essayiste anglais auteur du célèbre *Le Paradis perdu* (1667).

7. Un village de tentes s'est installé le 15 octobre 2011 dans la City de Londres, sur le parvis de la Cathédrale Saint Paul, à l'occasion de la journée des « indignés ». Le démantèlement des dernières tentes a eu lieu le 28 février 2012.

8. in H.G. Wells (1866-1946), *La Guerre des mondes* (1898), Livre II, chapitre VIII, « Dead London ».

9. Districts de l'est et du nord-est du Grand Londres.

10. Deux maires du Grand Londres, élus au suffrage universel, se sont succédé depuis 2000, date de la première élection à ce poste nouvellement créé : Ken Livingston de 2000 à 2008 et Boris Johnson depuis mai 2008.

11. Smaug-le-Doré est un dragon créé par J.R.R. Tolkien, principal antagoniste du roman *Le Hobbit*. Il est le voleur des richesses des Nains d'Erebor.

12. Parti politique apparu au XVII^e siècle en Grande-Bretagne qui milita pour un parlement fort opposé à l'absolutisme royal. Devenu parti Libéral en 1830 opposés aux parti Tory, il disparaît de l'échiquier politique dans les années 1930.

13. Hebdomadaire d'information centré sur le nord-ouest de Londres.

14. Quartier où s'élève le York Hall, l'une des plus célèbres salles de combat de boxe de Londres

15. *Ozymandias of Egypt*, sonnet de P.B. Shelley écrit en 1817. Le nom d'Ozymandias est celui porté par Ramsès II lors de son couronnement. L'une des interprétations du poème est qu'à la fin, le temps gagne toujours et que la nature reprend le dessus.

16. Dambuzo Marechera (1952-1987) poète et écrivain zimbabwéen auteur entre autres de *La Maison de la faim*.

17. Sous le nom de Mark Stone, le policier Mark Kennedy a infiltré à partir de 2002 la gauche radicale anglaise et européenne. Taupe chez les activistes écologistes, anarchistes ou altermondialistes, il a partagé leurs combats, leur vie quotidienne et parfois leurs lits.

18. Paroles de *Juicy*, chanson du rappeur Notorious B.I.G. évoquant une jeunesse dans les cités.

19. William Blake (1757-1827) poète et peintre pré-romantique anglais. John Bunyan (1628-1688) prêcheur et allégoriste anglais auteur du célèbre *Voyage du pèlerin*.

20. Union des Banques Suisses.

21. Claudia Jones (1915-1964), originaire de Trinidad, fut une journaliste et activiste politique aux États-Unis et en Grande-Bretagne. Militante communiste épousant la cause des Noirs, elle fonda en 1958 en Angleterre le premier journal noir *The West Indian Gazette*. Une organisation caritative portant son nom a été créée en 1982 pour venir en aide aux femmes et familles de couleur originaires des caraïbes à Hackney et dans les districts voisins.

22. Cyril Lionel Robert James (1901-1989) est un écrivain et militant politique originaire de Trinidad et Tobago. Auteur de nombreux articles et ouvrages, il œuvra toute sa vie pour la révolution prolétarienne mondiale et pour la cause du panafricanisme. La première bibliothèque créée à Hackney depuis plus de vingt ans porte son nom. Elle a ouvert ses portes le 1^{er} mars 2012.

23. *The Iron Lady (La Dame de fer)*, film de Phyllida Lloyd avec Meryl Streep dans le rôle de Margaret Thatcher, sorti au Royaume-Uni le 16 décembre 2011.

24. Loup géant de la mythologie germanique, symbolisant le chaos du monde.

Remerciements

J'adresse mes sincères remerciements à tous ceux qui ont été si généreux de leur temps et de leur aide. En plus de ceux qui m'ont reçu et parlé, et que je cite dans ce livre, je suis profondément reconnaissant à Neil Arnold, Brenna Bhandar, Mic Cheetham, Rupa DasGupta, Rupert Goold, Maria Headley, Stewart Home, Simon Kavanagh, Victoria Northwood, James Nunn, Dean Robinson, Max Schaefer, Jesse Soodalter, Alberto Toscano, Rukhsana Yasmin, à tous ceux du *New York Time* et à tous ceux de Westbourne Press.

China Miéville
Londres, 2012.

CHINA MIÉVILLE

China Miéville est né à Londres en 1972. Dès la parution de son premier roman, *Le Roi des rats*, il fait figure de nouveau prodige des littératures de l'imaginaire. *Perdido Street Station* obtient le Prix Arthur C. Clarke, le British Science Fiction Award et le Grand Prix de l'Imaginaire (meilleur roman et meilleure traduction) en 2004. *Les Scarifiés* et *Le Concile de Fer* (Prix Arthur C. Clarke) confirment son succès et son originalité. Avec *The City&The City*, un polar teinté de fantastique, il rafle les plus grands prix : Hugo, British SF, Arthur C. Clarke, World Fantasy, Locus, Elbakin et le Grand Prix de l'Imaginaire. *Légationville* a obtenu le Prix Locus 2012.

Consultez nos catalogues sur
www.12-21editions.fr



et sur
www.pocket.fr

S'inscrire à la [newsletter](#) 12-21
pour être informé des
offres promotionnelles
et de
l'actualité 12-21.

Nous suivre sur



Titre original :
LONDON'S OVERTHROW

Un extrait de cet ouvrage a été publié pour la première fois en mars 2012 par le *New York Times Magazine*

Ouvrage publié avec le concours de Bénédicte Lombardo

Couverture : Marion Tigréat

© China Miéville avec *The New York Times* Company 2012
Photos : © China Miéville sauf pages 12-13 © Jonathan Martin.
Toutes les photos sont reproduites avec l'aimable autorisation de :
Bethlem Art and History Collections Trust.

© 2015 Pocket, un département Univers Poche, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-823-81280-0

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »